This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

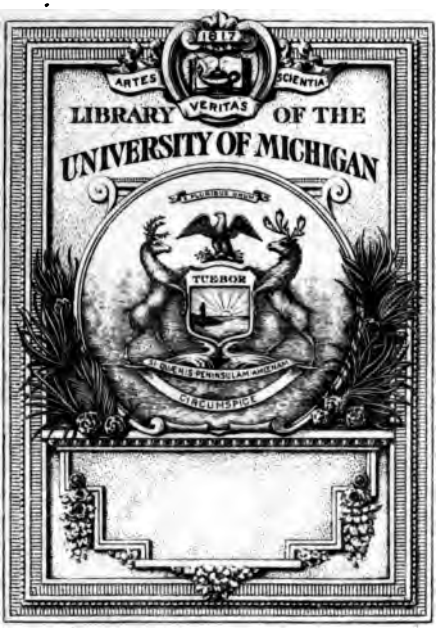
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

L'AGIOTEUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la République, le 8 Brumaire, an 4e de la République.

Par le Cen ARMAND CHARLEMAGNE,

Auteur du *Souper des Jacobins.*

« Il est des gens, dit-on, qui n'ont gueres de pain,
« Que nous importe à nous ? nous n'avons jamais faim.
SCENE V.

A PARIS,

Chez BARBA, au Magasin des Pieces de Théâtre, rue des Arts, N° 27.

AN IV. (1796.)

PERSONNAGES.

BÉNARD, ci-devant Procureur . . . . . *Grandménil.*
ADÈLE, fille de BÉNARD . . . . . *Cne. Saint-Clair.*
EUGÈNE, pere, ci-devaat Avocat . . . . *Desrosieres.*
EUGÈNE, fils du précédent . . . . . *Saint-Clair.*
CRUSOPHILE, agioteur . . . . . *Baptiste jeune.*
BOUCLIAC, Perruquier, et faiseur d'affaires . *Dugazon.*
MICHEL, Courtier . . . . . *Michot.*

L'action se passe à Paris chez BÉNARD.

PQ
1963
.C5
A3

dram. fd. 7 Rom. Opl
Bailleu
2, 22, 32

L'AGIOTEUR,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

EUGÈNE, ADELE.

EUGÈNE.

Mais, je ne conçois rien à votre accueil, Adèle.
Depuis près de deux ans absent, toujours fidèle,
Enfin je vous revois. Je réclame le prix,
Ce prix à mon amour par vous même promis;
Un soupir étouffé devient votre réponse.
Je tremble de savoir le revers qu'il m'annonce.
Mais éclaircissez-moi: puis-je encore espérer?
Dites-moi mon malheur, je saurai l'endurer.
Je reçus votre foi, je vous donnai la mienne.
Qui peut nous désunir désormais?

ADÈLE.

Cher Eugène!
Je me rappelle encor le jour, l'instant précis
Où chez mon père, alors procureur à Paris,
Vous vîntes demeurer. La douce simpathie
D'où dépend quelquefois le sort de notre vie
Fit que bientôt nos cœurs, l'un de l'autre charmés,
S'ouvrirent au bonheur d'aimer et d'être aimés.
J'aime à me retracer nos aveux et nos craintes,
Ces coups d'œil devinés, ces piquantes contraintes,
Supplice des amans, insupportable et doux,
Que leur fait endurer le regard d'un jaloux;
Et ces distractions, dont murmurait mon père,
Dont j'étais le motif, qu'on ne soupçonnait guère,
Quand sur le parchemin, sur le timbre étonné,
Le mot d'amour se lisait griffonné.
Un bel espoir alors nous berçait.

EUGÈNE.

Chère Adèle!

ADÈLE.

Il faut y renoncer.

EUGÈNE.

Quelle affreuse nouvelle!

ADÈLE.

Depuis deux jours mon père a réglé mon destin.

EUGÈNE.

Quoi ! son ordre...

ADÈLE.

Absolu dispose de ma main.

EUGÈNE.

Quel est de mon rival l'état, le caractère ?

ADÈLE.

Il est fort riche.

EUGÈNE.

Il a d'autres titres pour plaire.

ADÈLE.

Je vous les ai dit tous ; il a beaucoup d'argent.

EUGÈNE.

Un parvenu !

ADÈLE.

Depuis hier, subitement ;
Comme beaucoup ont fait, de ces gens qui n'aguère
Promenant dans Paris leur oisive misère,
Sans appui, sans ressource, et presque sans aveu,
Végétaient bien ou mal, comme il plaisoit à Dieu ;
Que l'on voit aujourd'hui regorger de richesses,
Acquises, Dieu sait comme !...

EUGÈNE.

A force de bassesses,
D'illicites profits l'un sur l'autre entassés ;
Ces gens-là sont connus, et c'est m'en dire assez.
Mais, Adèle, comment, comment se peut il faire
Qu'un pareil homme ait pu séduire votre père ?

ADÈLE.

Autrefois procureur, fort probe au demeurant,
Il eut toujours le tic d'aimer beaucoup l'argent :
Ses rentes décroissant, comme ses honoraires,
Il voulut depuis peu donner dans les affaires.
Un des hardis faiseurs alors se présenta;
Crusophile est son nom : mon père l'accepta.
A ce bailleur de fonds demain il s'associe ;
Tous deux travailleront demain de compagnie :
Ce n'est pas tout, Eugène, et pour mieux cimenter

La raison de commerce encore à contracter,
Crusophile céans a pris son domicile,
Et je dois dans trois jours épouser Crusophile.

EUGÊNE.

Ainsi jamais pour moi ne luira le bonheur;
J'ai vu les jours du deuil, et ceux de la terreur,
Le crêpe de la mort déroulé sur la France,
Et l'assassin légal égorgeant l'innocence.
Pour éviter des fers, et peut être la mort,
Jai loin de mon pays traîné mon triste sort:
J'apprends dans ma retraite obscure et retirée,
Que de ses oppresseurs la France est délivrée;
Que le jour des vertus brille sur mon pays:
Plein d'amour et d'espoir je rentre dans Paris,
Dans ce séjour si cher à mon adolescence.
Quel est donc le destin de cette ville immense?
Faut-il la voir en proie à des malheurs nouveaux?
Voir planer des vautours ou régnaient des bourreaux?
Ainsi donc l'espérance est tout-à-fait perdue.

ADÊLE.

Qu'elle me soit, Eugène, à jamais inconnue
La femme, qui, pour règle, adoptant l'intérêt,
Regarde ce qu'on a, plutôt que ce qu'on est,
Fait avec son amant un calcul mercenaire,
Et pèse au poids de l'or tous ses moyens de plaire!
C'est vous en dire assez; mon cœur vous est connu,
A d'autres sentimens mon père s'est rendu;
C'est lui qui pèse tout au poids de l'opulence,
Et vous devez, Eugène, être dans l'indigence!

EUGÊNE.

Qui vous l'a dit?

ADÊLE.

Pardon... le fait est avéré.
On sait que votre père...

EUGÊNE.

Eh bien!

ADÊLE.

Est émigré.

EUGÊNE.

Le bruit en a couru, du moins.

ADÊLE.

J'ai dû le croire.

EUGÊNE.

On en fit à plaisir la ridicule histoire.
Mon père n'est pas loin.

ADÊLE.

J'ai lu son nom tracé
Sur la liste fatale.

EUGÊNE.

Il en est effacé.
Sûr de son innocence il l'a fait reconnaître,
Et, plutôt qu'on ne pense, on le verra paraître.

ADÊLE.

Changera-t-il mon sort?... mon père est son ami.

EUGÊNE.

Il aime aussi sa fille; il est bon.

ADÊLE.

Le voici.
Mon trouble entre vous deux deviendrait trop extrême.
Adieu, plaidez pour vous; c'est plaider pour moi-même.

SCENE II.

EUGENE, BENARD.

EUGÊNE

Je fus jadis son clerc, et comme tel, je crois...
Monsieur....

BÉNARD.

Comment, c'est vous! c'est vous que je revois.
Vous fûtes maître-clerc jadis dans mon étude.
Votre sort me donna beaucoup d'inquiétude.
Ma fille et moi, de vous nous parlâmes souvent.
Embrassons-nous, mon fils.

EUGÊNE.

Monsieur!...

BÉNARD.

Ce pauvre enfant!
Je suis prêt à pleurer de plaisir à sa vue.
Embrassons-nous encor.

EUGÊNE.

Que mon ame est émue
De cet accueil touchant!

BÉNARD.

J'y suis porté de cœur.
Je vous aimai toujours, foi de vieux procureur.

EUGÊNE.

(*à part.*) Puisqu'il me veut du bien, qu'il parle avec franchise,
A me déclarer net lui-même il m'autorise.
(*haut.*) Je fus absent trois ans. J'ai connu le malheur;
C'est de vous aujourd'hui que dépend mon bonheur.

BÉNARD.

Comment, mon fils?

EUGÊNE.

Je suis...

BÉNARD.

Fort mal dans vos affaires.
Je conçois ce point-là, qui ne me surprend guères.
Vous avez tant souffert, hélas! pauvre innocent!
Je plains votre disgrace, et bien sincèrement.

EUGÊNE.

Certain de vos bontés, je ne dois plus vous taire
Que c'est en vous, vous seul désormais que j'espère.

BÉNARD.

Vrai, j'ai pitié de vous; je voudrais de bon cœur
Que votre état, mon fils, put devenir meilleur.
Au fonds, je suis humain: je ne suis point avare;
Mais les temps sont si durs, et l'argent est si rare!
J'en possède fort peu: n'importe, mon enfant,
Il faut que je vous donne un conseil excellent.
Armez-vous de courage et de philosophie;
Soyez frugal et sage, et gagnez votre vie.

EUGÊNE.

Vous vous méprenez fort au sens de mes discours.
Je ne viens pas, Monsieur, implorer vos secours.

BÉNARD.

Que ne le disiez-vous? oh! c'est une autre affaire.
Puisqu'il ne vous faut rien, pour vous que puis-je faire?
Hormis le déboursé, persuadez-vous bien
Que je vous aime trop pour vous refuser rien.

EUGÊNE.

Je ne veux vous parler que de l'aimable Adèle;

BÉNARD.

Charmé du souvenir que vous conservez d'elle.

EUGÈNE.

Il est de ces penchans qu'on ne peut oublier,
Le cœur en est toujours pénétré tout entier.
Leur tendre souvenir, qui tient à l'existence,
Abrège en les charmant les ennuis de l'absence.
J'ai vécu près d'Adèle, et je n'ai pu la voir
Sans me nourrir d'amour, et me bercer d'espoir.
Son image sans cesse, à mon cœur retracée,
Loin d'elle constamment occupa ma pensée.
Vous savez mon secret. Je respecte le sien.

BÉNARD.

Vous aimiez donc ma fille, et je n'en savais rien?

EUGÈNE.

J'ai cru, d'un bel espoir embrassant la chimère,
La posséder un jour de l'aveu de son père.

BÉNARD.

Pas de mal à cela. Vous me faites honneur:
Je comblerais vos vœux du meilleur de mon cœur
Si...mais j'en ai pour vous une douleur mortelle.
Consolez-vous, mon fils, vous n'aurez point Adèle.

EUGÈNE

La raison?

BÉNARD.

La voici. Je veux dans tous les cas
Que mon gendre soit riche, et vous ne l'êtes pas.

EUGÈNE.

Ainsi donc, selon vous, je suis dans la misère.
Mon père cependant...

BÉNARD.

J'ai connu votre père,
Avocat fort célèbre au Parlement jadis.
Nous sommes du même âge, et nous étions amis.

EUGÈNE.

A son retour ainsi vous seriez...

BÉNARD.

Très-sensible.

EUGÈNE.

EUGÈNE.

Vous le verriez bientôt.

BÉNARD.

Cela n'est pas possible.
Il avait de beaux biens ; il n'en jouira plus.
J'en ai bien des regrets : mais ils sont superflus.

EUGÈNE.

Allez, quelle que soit sur lui votre croyance,
Il a de la fortune, et n'est pas ce qu'on pense.

BÉNARD.

Je le désirerais.

EUGÈNE.

Et...comptez sur cela.
Dans une heure, à vos yeux sans faute il paraîtra.

BÉNARD.

Il me surprendra fort...J'en suis flatté d'avance,
Et vais avec plaisir renouer connaissance.

EUGÈNE.

Dites-moi, tenez-vous bien fermement encor
A votre premier plan, à vos refus ?

BÉNARD.

Très fort.
Je vous l'ai déjà dit ; vous n'aurez point Adèle,
J'en suis au désespoir, mais j'ai disposé d'elle.

EUGÈNE.

C'est votre dernier mot ?

BÉNARD.

Sans appel.

EUGÈNE.

En ce cas,
Adieu. Mais à l'espoir je ne renonce pas.

BÉNARD.

Vous m'avez dit adieu ?

EUGÈNE.

Je vous le réitère ;
Mais je reviens bientôt, et j'amène mon père.
Il connaît mon secret. C'est votre vieil ami ;
Il faudra comme à moi, lui résister aussi.

Nous serons trois contre un. Je vous préviens qu'Adèle
N'est pas de votre avis, et nous comptons sur elle.

BÉNARD.

On vous verra venir. Portez-vous bien, mon fils;
Je suis et je serai toujours de vos amis.

SCENE III.

BÉNARD.

Ce jeune homme a du bon. J'aime son caractère,
Et je suis enchanté du retour de son père.
Autrefois j'aurais pu consulter...d'autres tems,
D'autres mœurs, d'autres soins. J'ai des arrangemens;
J'ai vécu cinquante ans avec le nécessaire,
Mais heureux et content dans ma petite sphère.
Je vois autour de moi mille gens s'enrichir;
Tout cela m'aiguillonne, et je veux parvenir;
Je suis en bonne route, et mon guide est habile.
Et j'espère aller loin, graces à Crusophile.
Le voici qui paraît.

SCENE IV.

BÉNARD, CRUSOPHILE,

(*Un commis, et deux ou trois valets.*)

CRUSOPHILE.

Bon jour, mon cher ami!
Mon commis et mes gens, approchez tous ici;
Vous permettez.

BÉNARD.

Sans doute.

CRUSOPHILE.

Or çà, que l'on apprenne
La consigne du jour, et que l'on s'en souvienne;
Vendez, vendez très-cher, et toujours au comptant.
Que tout croisse de prix de moment en moment.
Achetez a bas prix: que l'emplette reçue
Ne se paye qu'après avoir été vendue;
Et souvenez vous bien qu'il faut trente pour cent,
De bénéfice au moins sur tout ce que l'on vend;
En un mot, puisqu'il faut aussi bien vous l'apprendre,
Il s'agit d'acheter, et je ne veux pas vendre.

BÉNARD.

La consigne est fort sage.

CRUSOPHILE.

Allez : je m'y connais,
Et je stipule au mieux nos communs intérêts.
Reportez à l'orfèvre, auprès des Tuileries,
Ce que je pris hier chez lui de pierreries ;
Dites-lui que son or est de trop mince aloi,
Et que l'écrin n'est pas assez brillant pour moi.
Petit cadeau de noce, il était pour Adèle,
Coûtant cent mille francs : c'est une bagatelle.
Qu'on porte chez Méot mille écus; c'est le prix
D'un petit déjeuné fait entre trois amis ;
Qu'un des cabriolets de la cour des Fontaines
Vienne me prendre ici pour aller à Vincennes.
Voir un bien de campagne, acquis cent mille écus,
Et que je puis revendre un million et plus;
Marché d'or s'il en fut : je n'ai plus rien à dire,
Mes ordres sont reçus. Allez, qu'on se retire.

SCENE V.

BÉNARD, CRUSOPHILE.

BÉNARD.

Vos soins sont infinis.

CRUSOPHILE.

C'est un métier tuant
En effet que celui de gagner de l'argent.

BÉNARD.

Vous n'en gagnez pas mal.

CRUSOPHILE.

Comme cela.

BÉNARD.

J'admire
Votre façon de voir, celle de vous conduire ;
Et vos conceptions, avec leurs résultats ;
Mais, en les admirant, je ne les conçois pas.

CRUSOPHILE.

J'étais, n'aguère encor, dans une triste passe ;
Assez peu de scrupule avec beaucoup d'audace

Composaient mon avoir. J'étouffai le premier;
J'usai de la seconde, et poussai mon coursier;
Mis la dépense au simple, et la recette au double,
Et n'oubliai pas l'art de pêcher en eau trouble;
J'eus toujours l'œil alerte avec l'oreille au guet,
Je fis argent de tout; voilà tout mon secret;
Et c'est l'unique aussi, dans le siècle où nous sommes,
De gens riches, Dieu sait, qui sont de pauvres hommes.
Plus d'un a su qu'il faut être dupe ou coquin;
Il n'a pas été dupe; il a fait son chemin.

BÉNARD.

J'aime beaucoup l'argent; je ne m'en défends guères;
Je veux pour en gagner, donner dans les affaires.
Je fus, vous le savez, autrefois procureur,
Mais j'exerçai vingt ans ma charge avec honneur;
Je sens à me changer un peu de répugnance,
Et j'entends murmurer tout bas ma conscience.

CRUSOPHILE.

Fi donc! la conscience! on vous en défera.
Paraissez à la bourse; on vous y formera.

BÉNARD.

Mais...

CRUSOPHILE.

C'est par les rapports qu'il faut juger les choses.
Voyons les résultats, et laissons-là les causes.
Il n'est qu'un mal réel, c'est de faire pitié,
Notre sort est fort doux; il doit être envié.
Nous bravons le mépris, comme le persiflage,
Nous jouissons du moins: cela nous dédommage.
Il est des gens, dit-on, qui n'ont guères de pain,
Que nous importe à nous? nous n'avons jamais faim.
Possesseurs exclusifs de fortunes immenses,
Nous contentons nos goûts, sans borner nos dépenses.
A nous tous les plaisirs, les fêtes, les banquets,
Les beaux chevaux de luxe, et ces cabriolets,
Dont le censeur jaloux, qui nous raille et nous hue,
Se trouve éclaboussé tous les jours dans la rue.
Entrez dans nos maisons, c'est le séjour des arts;
Et notre mobilier éblouit les regards.
Des ci-devant seigneurs nous avons les richesses,
Leurs petites maisons, et jusqu'à leurs maîtresses:
Plus d'un n'aguère encor, n'était que le garçon
De l'épicier du coin: c'est un petit baujon.

Le plus mince courtier vit en roi de cocagne ;
Et se donne à Passy sa maison de campagne;
Et malgré le sarcasme, et malgré les clameurs,
On dîne joliment chez les agioteurs.
Je vous dévoile ici mon ame toute entière,
Mais, puisque vous voulez entrer dans la carrière,
Il faut prendre l'essor; il faut, pensez y bien,
Perdre des préjugés qui ne sont bons à rien.

BÉNARD.

Vous me persuadez. J'étais un imbécille.
Vous êtes un roué, citoyen Crusophile :
C'est égal; je m'embarque avec vous sans effroi,
Et commence par dire au scrupule : tais-toi.

SCENE VI.

Les Précédens, BOUCLIAC.

BOUCLIAC.

VOTRE humble serviteur. Qui de vous deux se nomme Crusophile ?

CRUSOPHILE.

Parlez.

BOUCLIAC.

Eh donc ! vous êtes l'homme
Que je cherche ? je viens commercer un petit
Avec vous.

BÉNARD.

Bon cela!

BOUCLIAC.

L'article est tout profit.

BENARD.

Encor mieux. Quel plaisir d'acheter et de vendre !
Tout profit ! le beau mot !

BOUCLIAC.

Souffrez....

BÉNARD.

Comment, mon gendre !
N'êtes-vous pas chez vous ? je ne suis point gênant.
Allons, mon gendre, allons, gagnez-moi de l'argent.

SCENE VII.

BOUCLIAC, CRUSOPHILE.

CRUSOPHILE.

Je ne vous connais pas pour faire le commerce.

BOUCLIAC.

Eh donc! c'est un métier que tout le monde exerce.
Un tel vend du savon, il est limonadier;
On trouve du café chez plus d'un chapelier;
Voulez-vous des chapeaux? allez chez l'épicier:
J'achetai mes souliers chez mon apothicaire;
Et mon voisin, qui fut autrefois avocat,
Tient du poivre et du suif, du sucre et du tabac;
Et moi, qui fais aussi des affaires en ville,
Devinez qui je suis; je vous le donne en mille.

CRUSOPHILE.

Que m'importe, après tout.....

BOUCLAC.

Boucliac est mon nom.
Je suis, ne vous déplaise, honnête homme et gascon;
Je faisais autrefois la barbe à tout le monde,
Et j'étais dans cet art d'une adresse profonde;
Les gains étaient petits; je fais double métier,
J'exerce le négoce, et je suis perruquier;
Et de ces deux états l'un n'empêche pas l'autre.

CRUSOPHILE.

Fort bien, que tenez-vous? quel article est le vôtre?

BOUCLIAC.

Je tiens tout, je vends tout, des bijoux et du vin,
Du sel et du coton, des mouchoirs et du pain,
De la poudre et du drap, du sucre et des chandelles,
Des livres et du fer, du beurre et des dentelles,
Du fil et du savon, du suif et des tableaux,
De l'huile et du café, du poivre et des chapeaux.

CRUSOPHILE.

Au fait, que venez-vous proposer?

BOUCLIAC.

Je viens vendre.

CRUSOPHILE.

Quoi ?

BOUCLIAC.

Ce que vous voudrez.

CRUSOPHILE.

Il s'agit de s'entendre.
Je voudrais du savon.

BOUCLIAC.

J'en tiens du merveilleux,
A Paris arrivé depuis un jour ou deux,
Par un vieux médecin expédié par terre,
A son marchand de bois au compte d'un notaire :
Cela n'a pas encor couru les magasins,
Et n'a guères passé que dans quinze ou vingt mains ;
La marchandise est belle, et de bonne défaite,
D'utilité première..... il faut qu'on en achète.

CRUSOPHILE.

Vous devriez sur vous avoir échantillon.

BOUCLIAC.

Tenez, flairez cela, comme cela sent bon.

CRUSOPHILE.

La qualité paraît...

BOUCLIAC.

Qualité non pareille ;
Superbe, ou Dieu me damne, et qui vient de Marseille.

CRUSOPHILE.

Eh ! dites-moi, combien de caisses ?

BOUCLIAC.

Quatre cents,
Un tout petit total de cent milliers pesant.

CRUSOPHILE.

Et le prix ?

BOUCLIAC.

Il en est qui viendraient vous surfaire,
Et vous proposeraient une mauvaise affaire ;
Mais moi, graces au ciel, je suis accommodant,
J'ai de la probité, je marche rondement,
Petit gain me suffit, je ne cherche qu'à vivre,
Et je vends mon savon quatre-vingts francs la livre.

CRUSOPHILE.

C'est un peu cher.

BOUCLIAC.

Demain, cela renchérira,
Et l'on s'est à la bourse arrangé pour cela.

CRUSOPHILE.

Je réfléchis.... J'accepte.

BOUCLIAC.

Or, voici la facture.

CRUSOPHILE.

C'est bon.

BOUCLIAC.

Il faut encor un peu de signature,
Au bas de cet écrit.

CRUSOPHILE.

J'ai signé.

BOUCLIAC.

C'est charmant,
Vous vous ressouviendrez qu'on traite argent comptant;
Une heure de délai, vous connaissez l'usage.

CRUSOPHILE.

Et vous n'attendrez pas, dieu merci, davantage.

BOUCLIAC.

Or, c'est huit millions.

CRUSOPHILE.

Que l'on vous comptera.
(*à part.*) Il est pris; car hier le savon augmenta:
Je gagne mille francs au moins par demi-caisse.

BOUCLIAC.

(*à part.*) Le petit est dedans: nous jouons à la baisse.
(*haut.*) Adiouzias.

CRUSOPHILE.

Bon jour.

BOUCLIAC.

Demeurez, quelqu'un vient.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

CRUSOPHILE, MICHEL.

CRUSOPHILE.

Vous, de quoi s'agit-il?

MICHEL.

De sucre, citoyen;
Voici l'échantillon que je vous en délivre:
Le prix au cours d'hier, cent trente francs la livre,
Cent cinquante milliers.

CRUSOPHILE.

C'est cher.

MICHEL.

Certainement,
C'est cher, cent fois trop cher pour l'honnête indigent,
Pour le veillard infirme, et la nouvelle mère,
Qui ne peut se passer de ce suc salutaire:
Quant à ceux qui, volant de plaisirs en plaisirs,
Dans l'inutilité consument leurs loisirs,
Qui, quand des mets exquis viennent garnir leurs tables,
Font semblant d'ignorer qu'il est des misérables,
Que le malheur public jamais ne tourmenta,
C'est à trop bon marché pour tous ces êtres-là.

CRUSOPHILE.

Bon, quel diable de ton! je ne conçois pas comme...

MICHEL.

Pourquoi vous étonner de voir un honnête homme?
Il faut les démêler; mais on en trouve enfin,
Quelques rares qu'ils soient, dans ce siècle d'airain.

CRUSOPHILE.

Et vous êtes....

MICHEL.

Courtier....

CRUSOPHILE.

Au métier que vous faites.

MICHEL.

Tous sont bons. Mais il est des hommes malhonnêtes;
Je suis vieux. J'ai toujours été courtier: depuis

Quarante ans environ que j'habite Paris,
Le trafiquant alors, loyal et respectable
Ne faisait qu'un commerce utile, irréprochable.
Je travaillais, honnête, avec d'honnêtes gens;
Et mon gain nourrissait ma femme et mes enfans.
Je ne dis pas de mal de l'époque où nous sommes;
C'est à leur conscience à juger tous les hommes;
Mais je gémis du moins sur le sort de tous ceux
Que le taux excessif a rendu malheureux;
Sans en connaître enfin, sans en chercher la cause,
Pour le compte d'autrui j'agis et je propose;
Et je fais mes efforts pour que mon faible gain
A ma famille encor puisse donner du pain.
J'ignore l'art profond de faire des affaires,
J'ai vu rapidement s'enrichir mes confreres.
Je ne les juge pas: je suis, je serai toujours
Pauvre, mais sans remords j'acheverai mes jours;
Et quand le tems viendra de finir ma carrière,
Mes enfans n'auront point à rougir de leur père.

CRUSOPHILE.

J'accepte votre sucre.

MICHEL.

Et vous pairez...

CRUSOPHILE.

Ce soir.

Voilà mon bon.

MICHEL.

Tantôt on viendra recevoir.
Je ne sais si je dois en croire ici ma vue;
Cette figure-là ne m'est pas inconnue.
Me reconnaissez-vous?

CRUSOPHILE.

Je vous vis quelque part.
Vous vous nommez Michel.

MICHEL.

Tu t'appelles Picard;
Je te vis autrefois chez un fort honnête-homme,
Chez qui de tems en tems je portai quelque somme.
Vous le suiviez par tout, et même d'assez près.
Allons pourquoi rougir d'avoir été laquais?
On ne se choisit pas son rang ni sa naissance;

Et puis... l'égalité n'est-elle pas en France ?
Mais il est très plaisant...Excusez, citoyen...
Que tu sois un crésus...Jadis vous n'aviez rien.

CRUSOPHILE

J'ai travaillé, donné dans plus d'une entreprise ;
Et, si j'ai fait fortune, elle est très-bien acquise.

MICHEL.

Je suis loin de douter de votre bonne foi,
Et de vouloir, Monsieur, contester avec toi.
Tu te prétends loyal ; je suis prêt d'y souscrire ;
Je ne vous blâme pas...je ne veux que t'instruire,
Souvenez-vous, Monsieur le ci-devant laquais,
Que le bien mal acquis ne profite jamais.
Adieu.

SCENE IX.

CRUSOPHILE.

Ça, calculons le gain que je vais faire
A coup sûr aujourd'hui sur cette double affaire.
J'ai quelques millions à payer au comptant,
Oui: mais je vends sur l'heure à 1 ou 20 pour cent
De bénéfice, au vu de la double facture.
Cela ne peut manquer : c'est une chose sûre.
Partons de ce point là. Je paye mes vendeurs
Avec les fonds que vont fournir mes acheteurs.
Ainsi donc, tout compté, tout déduit, sans reproche,
Reste deux millions que je mets dans ma poche.
Posons deux millions. J'en possède déjà
Deux : J'ajoute les deux que je vais gagner là ;
Donc, clair comme le jour, et sans en rien rabattre,
Parlant de millions, ce soir j'en aurai quatre.
Crusophile, mon fils, ne sois point négligent ;
Va, vole à la fortune, et gagne de l'argent.

SCENE X.

CRUSOPHILE, BÉNARD.

BÉNARD.

Bon ! il parle d'argent ! dites-moi, mon confrère,
Vous venez de conclure une petite affaire :
Est-elle bonne au moins ?

CRUSOPHILE.

J'ai lieu de le penser.

BÉNARD.

Combien gagnerons nous ?

CRUSOPHILE.

Je vais réaliser.

SCENE XI.

BÉNARD.

Il va réaliser.... une très grosse somme.
Je m'en rapporte à lui, c'est un fort habile homme.
Comme avec lui je suis associé,
Dans les gains tous les jours je serai de moitié ;
Et comme tout augmente, et rien ne diminue,
Mon porte-feuille aussi va se gonfler à vue.
Ce métier est joli, du profit, point de mal,
C'est dommage pourtant qu'il ne soit point loyal ;
Qu'il ne s'accorde pas avec la prud'hommie :
Mais étouffons encore le scrupule qui crie ;
Enrichissons-nous vîte, et nous reviendrons
Honnêtes gens après, du moins si nous pouvons.

SCENE XII.

BÉNARD, EUGÊNE père, EUGÊNE fils.

EUGÊNE fils.

Vous parlerez pour moi.

EUGÊNE père,

Mon fils, laisse-moi faire.
Comptes sur la tendresse, et les soins de ton père.

(*Eugène fils passe rapidement, et entre chez Adèle, sans être apperçu de Bénard.*)

SCENE XIII.

BÉNARD, EUGÊNE père.

EUGÊNE.

Bon jour, mon cher Bénard.

BÉNARD.

J'ai su par votre fils
Que vous étiez enfin de retour à Paris;
Mais, quoiqu'il m'ait appris, s'il faut que je le dise,
Je ne puis revenir encor de ma surprise.
Ne redoutez-vous pas ?....

EUGÊNE.

Je ne redoute rien.

BÉNARD.

Cependant....

EUGÊNE.

Mon ami, persuadez-vous bien
Que, quand je reparais après trois ans d'absence,
Je le puis sans péril, comme sans imprudence.
J'ai souffert, il est vrai, j'ai souvent mendié
Le secours insultant d'une avare pitié.
Elle est sourde, et surtout dans le siècle où nous sommes
Le malheur est le livre où l'on apprend les hommes;
Et j'ai vu bien des fois, sans en être surpris,
De crainte à mon aspect reculer mes amis;
De terreurs en besoins je promenai ma vie,
Et vécus étranger dans ma propre patrie;
Mais le ciel m'est témoin que seul infortuné,
Que chez elle proscrit, par elle abandonné,
Mon cœur qui l'adorait, lui fut toujours fidèle,
Et ne fit pas un vœu qui ne fut pas pour elle.

BÉNARD.

Je vous crus émigré; je ne le cèle pas.

EUGÊNE.

Le contraire est prouvé par mes certificats.
Il suffisait alors de détester le crime,
De hair les méchans pour être leur victime.
Je l'eusse été peut-être, et prévins leurs dessins;
Je dérobai ma tête au fer des assassins;
Mais je ne me suis point exilé de la France;
Je courus seulement cacher mon existence
Dans un séjour lointain, où ne s'étendit pas
L'atmosphère du crime et des assassinats:
Me voici de retour dans un tems plus prospère.

BÉNARD.

Je vous en félicite;

EUGÊNE.

Or çà, vous êtes père:
Moi je le suis aussi; parlons de nos enfans.

BÉNARD.

J'ai du vôtre déjà reçu les complimens.

EUGÊNE.

Je le sais, mon ami, son destin m'intéresse;
Je voudrais du bonheur embellir sa jeunesse.
Je connais son secret; car son attachement
En son père toujours a fait son confident.
Il dépend de vous seul ce bonheur qu'il espère;
Je demande pour lui son amante à son père.

BÉNARD.

Avec vous au Barreau je vécus fort lié;
Pour votre fils aussi j'ai beaucoup d'amitié.

EUGÊNE.

Quel obstacle en ce cas? ....

BÉNARD.

Un autre a ma parole.
Il faut en être esclave, et cela me désole.

EUGÊNE.

On m'a parlé d'un être assez vil, intriguant.

BÉNARD.

Mon gendre est honnête homme; il a beaucoup d'argent.

EUGÊNE.

Et voilà la raison... Par ma foi je l'admire,
Et je ne prendrai pas le soin de la détruire.
Il a beaucoup d'argent!

BÉNARD.

Il a des millions.

EUGÊNE.

On ne voit aujourd'hui que d'opulens fripons.
Dans ces tems désastreux de publique misère,
Il est plus d'un traitant révolutionnaire,
Qui, dans l'ombre engraissé par l'agiot rongeur
A trafiqué de tout, même de son honneur;
Qui, quand le peuple souffre, a calculé d'avance
Le produit de sa faim et de sa patience;

Qui, dans des coupes d'or, sibarite effronté,
Boit le pur sang du peuple, en nectar appreté;
Celui dont vous parlez, parvenu, Dieu sait comme,
Est, je veux bien le croire, un parfait honnête-homme;
Il a beaucoup d'argent! quel est cet homme là?
Je serais curieux de le voir.

BÉNARD.

Le voila.

SCENE XIV.

Les précédens, CRUSOPHILE.

CRUSOPHILE.

POINT d'acheteur, point d'offre, et je n'ai pu rien vendre...
Quelle rencontre! ô ciel!

EUGÊNE.

Comment! c'est-là le gendre?...

BÉNARD.

Vous le connaissez donc?...

EUGÊNE.

Eh oui! je le connais.
C'est Picard, autrefois dans ma maison laquais.

BÉNARD.

Laquais, lui!

EUGÊNE.

Quel éclat! quelle métamorphose!
Dans le monde il est donc aujourd'hui quelque chose.
On me le disait bien: retournez à Paris,
De ce que vous verrez vous serez bien surpris.
L'homme a changé de place, ainsi que de visage;
Le ci-devant rentier loge au cinquième étage:
Et le faquin, qui fut autrefois son portier,
Est son propriétaire, et demeure au premier;
L'autre, plus loin encor, lancé dans la carrière,
Roule dans un beau char, il y montait derrière.

CRUSOPHILE.

Et vous croyez, Monsieur, m'avoir déconcerté
Avec ce persiflage et cette dignité!

Point du tout, raillez-moi ; j'ai sur vous l'avantage.
L'homme, vous l'avez dit, a changé de visage ;
Et de rang pourquoi pas ? c'est assez naturel,
Et rien dans l'univers ne doit être éternel.
Le théâtre était vieux, on en a fait un autre;
J'y figure a mon tour : vous avez eu le vôtre.
Si dans votre maison je fus laquais jadis,
Dans la mienne aujourd'hui trois laquais sont nourris.
Je n'ai plus rien du ton de ma misère ancienne ;
Je vous servis à table, et l'on dîne à la mienne.
Cela ne surprend plus. Rien n'étonne à présent,
Et rien n'est usité comme le changement.

BÉNARD.

C'est cela.

EUGÊNE.

Vous osez approuver! ...

BÉNARD.

Point d'esclandre.
Je conçois que ceci doit un peu vous surprendre.
Les causes ne sont rien, je tiens aux résultats.
Sont ils bons ? tout est dit... Après tout, ici bas
Tout a sa période et sa métamorphose ;
Le bouton sans éclat s'épanouit en rose.
Parce qu'il fut chenille enfin méprise ton,
En admire-t-on moins le brillant papillon ?
Qu'importe ce qu'on fut ? l'essentiel est d'être :
Quand on est riche, on est toujours bon à connaître.
On fêtait autrefois les gens de qualité ;
On accueille aujourd'hui les gens de quantité.

CRUSOPHILE.

Nous sommes, vous voyez, reçus dans les familles;
Les pères volontiers nous accordent leurs filles.
Je fus votre valet, je vais me marier ;
La noce est pour demain, je puis vous en prier.

EUGÊNE (*à Bénard.*)

Courage. Applaudissez.

SCENE XV.

SCENE XV.

Les Précédens, (BOUCLIAC *paraît à la porte du fond du théâtre, et fait signe à* CRUSOPHILE *de sortir.*)

CRUSOPHILE.

Au diable la visite !
C'est ce maudit gascon, qui revient un peu vîte.
Vous permettez....

BÉNARD.

Je tiens à notre arrangement.
Sur moi comptez toujours, et gagnez de l'argent.

SCENE XVI.

EUGÊNE, BÉNARD.

EUGÊNE.

Je croyais vous avoir détrompé sur son compte ;
Et qu'éclairé sur lui, de lui vous auriez honte.
Je ne l'inculpe plus. Mais quand je réfléchis,
A ceux dont la fortune a fait ses favoris,
Aux nouveaux Turcarets qu'elle a pris dans la boue,
Pour les porter en pompe au sommet de sa roue,
Je le dis hardiment : tout est bouleversé,
Et je commence à croire au monde renversé.
Mais vous, dont on vanta l'intégrité sévère ?

BÉNARD.

A la couleur du jour, je mets mon caractère.

EUGÊNE.

Argent ! maudit argent ! tu change bien les cœurs !

BÉNARD.

Du siècle où l'on existe il faut avoir les mœurs.

EUGÊNE.

Quelles mœurs ! juste ciel ! que celles de notre âge !
On a la soif de l'or, cette soif est la rage.
On n'entend plus qu'un cri, qu'un mot de ralliment ;

Enrichissons-nous tous, et gagnons de l'argent.
L'état est en danger, on joue à sa ruine,
On spécule sur tout, jusques sur la famine;
On voit se déborder un peuple de vendeurs;
On voit courir après un peuple d'acheteurs;
L'un s'efforce à tromper; l'autre cherche à séduire,
Et chacun tour-à-tour est colombe et vampire.
Les yeux sont fatigués d'un contraste effrayant;
Ici c'est l'abondance, et là le dénument;
Le luxe monstrueux de la riche indécence
Brille près les haillons de l'honnête indigence;
Les chants de volupté se mêlent aux sanglots;
Vénus a ses boudoirs, à côté des tombeaux;
Le brillant Sibarite a cent plats sur sa table;
A sa porte de faim expire un misérable;
De tout cela dérive une société,
Où président l'orgueil et l'inhumanş,
Où le vil égoïsme a desseché les ame
Où l'on soumet l'estime à des calculs infâmes,
Où le riche fripon est seul considéré,
Où, dès que l'on est pauvre, on vit deshonoré;
Où des efféminés, sans cœur, et sans morale,
Aux femmes sans pudeur disputent de scandale:
Témoin de tant d'opprobre et de corruption,
Je ne puis retenir mon indignation;
Ce qui l'augmente encore, et la porte à l'extrême,
C'est de voir le torrent vous-entraîner vous-même;
Vous, mon vieux compagnon, estimable jadis;
Et mon cœur à besoin d'estimer mes amis.

BÉNARD.

On connaît tout cela. Ce pauvre siècle abonde
En critiques sanglans, réformateurs du monde,
Qui ne réforment rien. Mais je vous dirai, moi,
Qu'il faut vivre d'abord; c'est la première loi.
Du prix de cet habit que l'on vient de me faire,
J'eusse acquis autrefois quelques arpens de terre;
Ma dépense par mois montait à cent écus,
Pour subsister un jour ils ne suffisent plus:
Le cupide vendeur n'a plus de frein, d'entraves,
Et je paye cent sols une botte de raves
Faut-il mourir de faim? dans cette extrémité,
On transige par force avec la probité;
Ce parti n'est pas beau, c'est le plus sûr à suivre.
Sauve qui peut. Je vis de l'abus qui fait vivre.

Sans faire le censeur hipocondre et jaloux,
Je m'en tiens au proverbe : hurlez avec les loups.

EUGÊNE.

Hurlez donc. Je verrai pour moi, sans m'en surprendre,
Picard, l'heureux Picard devenir votre gendre :
Je ne m'attendais pas à rencontrer jamais,
De rival à mon fils dans un de mes valets.
Je pourrais objecter que mon fils aime Adèle,
Et que probablement mon fils est aimé d'elle ;
Picard est honnête homme : il a beaucoup d'argent ;
Je n'ai point de replique à ce grand argument.

SCENE XVII.

Les Précédens, CRUSOPHILE, BOUCLIAC.

BOUCLIAC.

Je vous suis comme l'ombre. A vous je me cramponne ;
Me parler de détails ! sources de la Garonne.
Ces messieurs jugeront.

CRUSOPHILE.

Paix donc.

BOUCLIAC.

Je parlerai.
Messieurs, votre arbitrage, et je m'y soumettrai ;
J'ai fait avec monsieur une petite affaire,
En savon Marseillois de qualité première ;
J'ai des principes, moi. Je ne suis pas de ceux
Qui vendent de la drogue, et sont peu scrupuleux.

CRUSOPHILE.

Laissons la qualité.

BOULIAC.

La marchandise est belle.
Eh donc ! il en convient... Reste une bagatelle,
C'est le solde : et je viens, pour prix de mes savons,
Réclamer à Monsieur huit petits millions :
Il a l'échantillon, ainsi que la facture :
J'ai son petit billet avec la signature ;
Je connais le trantran, comme on mène cela ;
Il comptait sur la hausse, et la baisse arriva :
Le petit cette fois a compté sans son hôte,

J'en suis au désespoir ; mais ce n'est pas ma faute,
Si ce maudit savon, pas encore payé,
De prix au cours du change est tombé de moitié.

BÉNARD.

Comment ! serait-il vrai ?...

CRUSOPHILE.

Cette baisse est étrange ;
Mais je n'en puis douter ; j'ai la feuille du change.

BÉNARD.

Vous disiez qu'on gagnait toujours trente pour cent,
De bénéfice au moins sur tout ce que l'on vend ;
(*à part*) J'allais m'associer. Ma foi, lorsque j'y pense,
J'allais faire peut-être une grande imprudence.

BOUCLIAC, à EUGÈNE.

Que dit le citoyen ?

EUGÈNE.

Sur de pareils débats,
Entre vous deux, Messieurs, je ne prononce pas ;
Il a fait son métier, vous avez fait le vôtre ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'un voleur vole l'autre.

BOUCLIAC.

Je ne conteste pas ici des qualités ;
Mais on ne paye pas. Je prends mes sûretés ;
J'y vais de bonne foi : j'agis en galant homme ;
Je retiens mes savons pour moitié de la somme.
Monsieur a dans Vincennes un fort joli logis ;
Pour la moitié qui reste, eh donc ! je le saisis.
On ne perd jamais rien à faire des affaires,
Avec les citoyens qui sont propriétaires.
J'en parlerai tantôt avec tous mes croupiers :
Voici, je pense, encore un de vos créanciers.

SCENE XVIII.

Les Précédens, MICHEL.

MICHEL.

Me voici. Serviteur. Sais-tu ce qui se passe ?
Que le sucre de prix est tombé sur la place ?

BOUCLIAC.

Cela dérange encor quelques combinaisons!

MICHEL.

Au marché de tantôt tu perds deux millions;
C'est douze cependant que tu pairas, sans doute.

BÉNARD.

Peste! comme il y va: c'est une banqueroute.

MICHEL.

Je n'en sais rien encor. Citoyen, paye-t-on?
Vous n'en devez pas moins, soit qu'on vous livre ou non.

CRUSOPHILE.

A ce revirement aurais-je dû m'attendre?

MICHEL.

Pourquoi pas? tout est fait pour monter et descendre;
Ici l'on se ruine: ailleurs on s'enrichit.

BOUCLIAC.

Cela fait la navette, et tout n'est pas profit.

MICHEL.

J'ai peu de temps à perdre, et peu de patience,
Faut-il au citoyen donner une quittance?

CRUSOPHILE.

Quelle position!

MICHEL.

Ton regard est baissé,
Et ton maintien, Picard, est décontenancé.
Je t'explique. Comptant sur un gain usuraire,
Tu croyais avoir fait une excellente affaire,
Et que le cours croissant dans sa progression,
Devait te faire au moins gagner un million.
Tu payais le vendeur pour lequel je stipule,
Avec les fonds fournis par l'acheteur crédule;
Une baisse soudaine a rendu tes calculs
Inutiles et faux, et tous tes profits nuls.
On ne te plaindra pas de ta chûte subite;
Tout le monde va dire: il a ce qu'il mérite:
Je garde ton billet... Bon jour, en temps et lieu,
Mes commettans verront à se pourvoir. Adieu.

(*Fausse sortie.*)

Vous fûtes riche un jour, un revers vous assomme.
Il vous fallait, Picard, demeurer honnête-homme;
Je vous ai dit, Monsieur le ci-devant laquais,
Que le bien mal acquis ne profitait jamais.

SCENE XIX.

Les Précédens, *excepté* MICHEL.

CRUSOPHILE.

Le temps peut devenir serein après l'orage;
Une planche suffit pour sauver du naufrage.
Le citoyen veut-il encor s'associer?

BÉNARD.

Ma fille, citoyen, n'est plus à marier,
Je vous baise les mains.

CRUSOPHILE.

Mon état est critique;
Reprenez-moi, Monsieur, pour votre domestique.

EUGÈNE.

Allez chercher ailleurs.....

BOUCLIAC.

Vous voilà ruiné!
Qu'y faire? il faut bien perdre après avoir gagné;
Mais point de désespoir. Je veux vous être utile,
Je fais encor donner le coup de peigne en ville.
J'ai besoin d'un garçon qui coëffe, et rase un peu,
Je vous donne, mon cher, la préférence. Adieu.

(*Il sort.*)

CRUSOPHILE.

La fortune en passant a daigné me sourire;
J'eus ses faveurs un jour, elle me les retire;
Au métier que je fis plus d'un se leurera,
Plus d'un travail encor pour en arriver là.

(*Il sort.*)

SCENE XX et dernière.

EUGÊNE, BENARD.

EUGÊNE.

Que ceci vous détrompe enfin et vous éclaire!
Le sort qu'éprouve ici cet homme, je l'espère,
Sera bientôt commun à ceux qui, comme lui,
Par d'indignes moyens prospèrent aujourd'hui;
Ils croyent élever un monument durable;
Il tombera demain, sa base est sur le sable.
Le crime a des succès, mais ils ne durent pas:
On voit, comme l'éclair, passer les scélérats.
Ils triomphent encor les parvenus coupables;
Mais la peine à pas lents poursuit les misérables:
Du sang des citoyens malheureux, éplorés,
Engraissez-vous, vautours, vous le regorgerez;
Elevez, étayez, à force de bassesses
Le monstre scandaleux de vos viles richesses.
Le Colosse sur vous va crouler en débris,
Tombés sur le fumier, vous y serez maudits:
De l'arbre dévoré dans ses fleurs printannières,
Tombez, disparaissez, chenilles éphémères:
Il faut qu'on vous écrase, on vous écrasera;
Et desseché par vous, l'arbre reproduira.

BÉNARD.

Je suis désabusé. La plus courte folie
Est toujours la meilleure, et la mienne est finie;
Je renonce à l'appât qui m'avait ébloui;
Pardonnez-moi mes torts, mon cher et vieil ami.
Unissons nos enfans; c'est le bonheur du vôtre,
C'est le bonheur du mien, il deviendra le nôtre!

EUGÊNE.

L'or ne le donne pas. Sachons borner nos vœux;
Soyons justes et bons, et nous serons heureux.

FIN.